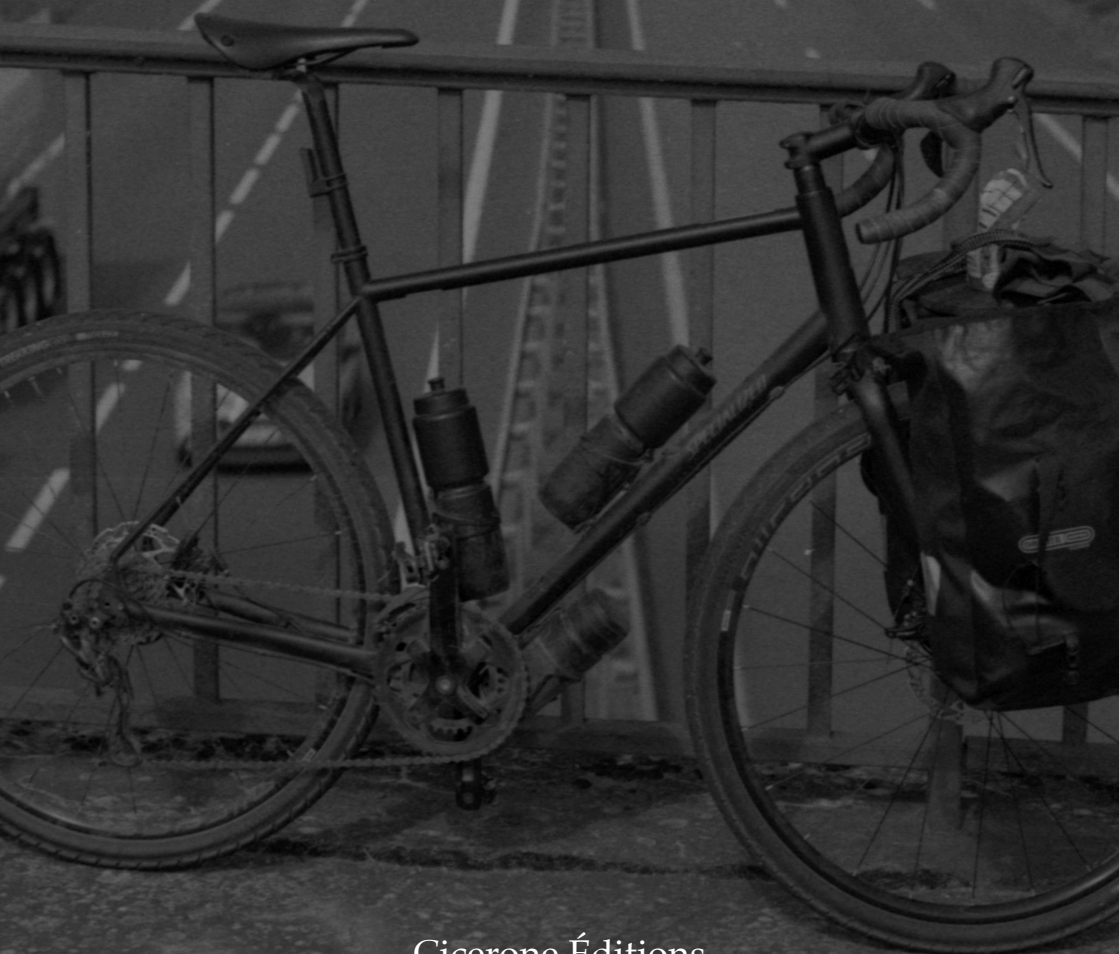


Simon Wicart

J'AI ROULÉ JUSQU'À PARIS



Cicerone Éditions

J'AI ROULÉ JUSQUE PARIS

Simon Wicart

J'ai roulé jusque Paris

Éditeur original : © Cicerone Éditions (Rennes, France),
avec les mains et regards de François Gaugry et Simon
Wicart

Textes : © Simon Wicart
Photographies : © Simon Wicart

© Cicerone Éditions
ciceroneeditions.com
Dépôt légal : mai 2022
Tous droits réservés

NOTE DE L'AUTEUR

« Le Tour de France est notre tour d'ivoire. Durant trois semaines, il nous soustrait au train commun du monde. Il nous confisque nos soucis. Je ne connais guère de milieu ni d'endroit où l'on se sente plus protégé contre les agressions les plus insidieuses venues de l'extérieur, si ce n'est dans les toilettes quand le verrou est mis », relatait Antoine Blondin dans *Tours de France* (1979).

À bien plus petite échelle et sans compagnon de course, j'ai décidé de rallier la capitale à l'usage de roues et de pédales. En trois jours, 287 kilomètres et deux bivouacs, j'ai quitté mes chaussures de randonnées pour des pédales automatiques. Une manière différente d'apprécier le monde, et comme le souligne le romancier journaliste, de s'enfermer dans une bulle où plus rien ne nous atteint. Je vous livre ici une partie de ce récit.

Jour 1 - De Tours à Tavers - 104 kilomètres

Je donne un premier coup de pédale, puis un second, puis un troisième. Pour les heures et les journées à venir, je sais que la musique sera rythmée par le développement de la jambe – hanche, cuisse, genou, mollet, cheville, pied. Deux cent quatre-vingt-sept kilomètres séparent Tours de Paris. Une distance pareille à un dur labeur diront les pragmatiques. Un moment propice au plaisir et aux songes diront les rêveurs.

Les sacoches sont harnachées à l'avant de ma bécane d'acier. Une banane est accrochée autour de ma taille. J'emporte peu d'équipement pour cette brève épopée. Comme le marcheur, le cycliste ne désire pas s'alourdir. Jadis, les chevaliers emportaient-ils sur leur monture un poids dont ils auraient pu se délester ?

Un duvet, un hamac, une tenue de rechange, un nécessaire de cuisine, une poignée de barres de céréales, deux gourdes remplies d'eau citronnée, le livre *Petit Éloge de la Bicyclette* (2007) d'Éric Fottorino, une plume et enfin, un Moleskine sur lequel je couche ces lignes.

À la première piste cyclable, je songe aux souvenirs des uns et des autres. Quelques aventures et mésaventures de voyageurs à vélo. Il y a ces hardeurs, ultra bikepackers à l'Américaine, qui battent la poussière comme des Mustangs libres dans les vastes plaines de l'ouest. Il y a les pépères, qui profitent du bon temps et qui s'arrêtent à chaque guinguette pour se délecter d'une bière fraîche. Il y a ces familles, dont le convoi prend l'allure des caravanes que l'on observait naguère à la sortie des caravansérails. Il y a ces groupes de cyclistes, aux bicyclettes profilées et au Lycra ajusté. Il y a ces solitaires, aux yeux rivés sur leur carte, à s'enivrer de l'orographie comme un artiste s'enivrerait de la poésie. Il y en a d'autres, presque autant qu'il existe de cycliste. Mais tous possèdent un point commun : un premier coup de pédale, puis un second, puis un troisième.

La Loire est de velours. Ses berges caressent la terre de vaguelettes ondulées par le courant. Tout au long de son cheminement, des bras d'eau lui rendront visite, gonfleront son entrain, sa course, son courant. Bientôt, elle se jettera dans les gouffres les plus profonds des océans, cachés sous la platitude d'un horizon sans fin. Les oiseaux chantent, la végétation est aussi verte

qu'elle est dense. Dans un ciel immaculé, l'orbe solaire lance des rayons épais. Il darde le monde comme la guêpe pique le corps. Une bise, légère comme une présence fantomatique, souffle du nord.

Aux abords de Montlouis-sur-Loire, j'emprunte le pont de pierre qui, plusieurs fois par jour, supporte le passage de monstres de fer. Lorsqu'au milieu du pont je pose pied à terre pour lorgner sur le fleuve qui court vers l'océan, l'un des monstres se met à rugir. Au loin, elle arrive. Doucement, le pont se met en branle. On aurait l'impression que les pierres posées pour son bon maintien pourraient s'effondrer. Puis, dans un tintement saccadé, une enfilade de wagons défile à une allure démesurée. Derrière les vitres, les visages sont flous, aspirés par la vitesse, noyés dans un temps qui se presse. Le bruit est incessant, mon corps frissonne. Au loin, la bête finit par disparaître. Les oiseaux se remettent à chanter. Je regarde ma bicyclette. Je l'admets. Face à cette démonstration de vitesse, elle est une ode à la lenteur.

La Loire à vélo est un axe fréquenté. En été, on s'amuse parfois à raconter que l'axe cyclable n'a rien à envier à l'autoroute du soleil. Tous les jours, des vacanciers par centaines viennent profiter des sentiers

bucoliques qui serpentent entre fleuves, châteaux, villes, campagnes et forêts. On y parle anglais, allemand, néerlandais. Parfois, d'autres langues plus exotiques remuent le sentier. Aujourd'hui, l'ambiance est reposée. Aux portes de l'été, les touristes n'ont toujours pas pris le large. Le métro-boulot-dodo les enferme dans une prison dorée. Une sortie sera autorisée à partir du mois de juin pour les plus chanceux, au mois de septembre peut-être pour les plus malheureux.

Les châteaux d'Amboise et de Chaumont-sur-Loire offrent tous les deux cette même agréable sensation de sérénité. Depuis la rive droite de la Loire, on guette l'architecture gothique des grandes constructions de tuffeau surplomber le paysage. D'une époque que l'on peine parfois à se rappeler, les châteaux constituaient des places fortifiées, hôtes des grands décideurs de ce monde. Charles VIII, Louis XII ou encore François Ier vivaient à Amboise ; Catherine de Médicis ou Diane de Poitiers vivaient à Chaumont-sur-Loire. Désormais, les salles et jardins décorent et fleurissent la gloire d'un passé révolu. Loin derrière l'organisation royale, seule demeure une architectonique somptueuse, dont le seul

dessein se transcende dans la passion que lui vouent les visiteurs d'un jour.

À Blois, je change de rive et je m'installe sur la grande terrasse de la guinguette de la ville, Pause en Loire. Le patron, un homme au crâne rasé, aux mains calleuses et à la voix rocailleuse, prend les commandes. Derrière son bar, un long cabanon de bois dont l'ouverture donne sur l'église Saint-Nicolas, le château Royal, la cathédrale Saint-Louis ou le couvent des Capucins pour n'en citer que quelques-uns, le patron s'affaire au service de bières pression, de limonades et glaces maisons. À chacun des habitués qui le saluent allègrement, il répète en boucle que ce soir, « on va se faire défoncer ». Quand la Covid n'est plus, le bistrotier sert jusque cent vingt couverts. « Dimanche, on était sous l'eau. Sous l'eau, je te dis ». L'itinérance ne consiste plus à rallier un point A à un point B. Il ne s'agit plus de suivre un itinéraire. Encore moins de foncer la tête dans le guidon. À bicyclette comme à pied, le plaisir se trouve aussi dans ces pauses fortuites, dans ces conversations auxquelles nous ne sommes pas conviés. Écouter l'agora raconter la pluie et le beau temps devient un plaisir sans pareil. Il permet de comprendre les gens, de

comprendre le monde. Il aiguise l'esprit critique et invite à apprendre.

Je poursuis la route, les pieds fixés sur les pédales, les fesses vissées sur la selle, les mains suspendues au guidon. Les kilomètres défilent et l'esprit s'exile. Sur un ruban agréable que mes pneumatiques caressent comme l'on caresserait une peau de bébé, on se demande pourquoi une telle pratique. Où trouver l'intérêt d'une pratique qui lacère les jambes ? Où trouver l'intérêt d'une pratique dont les chaussures prédisposées aux pédales automatiques étreignent les pieds ? Où trouver l'intérêt d'une pratique qui, malgré l'épaisseur d'une peau de chamois, martèle le fessier ? J'approche le quatre-vingt-dixième kilomètre et je souffre. Mon être grince de douleurs. À l'image de ma chaîne poussiéreuse, je manque d'huile. À l'orée d'un bois contourné d'un étroit chemin de falun, c'est la fringale. Le corps ne peut plus, le corps ne veut plus. La vitesse diminue et les paysage court de moins en moins vite. Dans les airs, le pollen que souffle le vent rend aux terres agricoles voisines des poussières à l'élégance neigeuse. Toujours, l'orbe solaire roule dans l'azur immaculé. Il me surveille alors que je me saisis d'une

barre de céréales nappée de chocolat. Le cycliste est en manque, il cherche sa dose.

Au passage de Saint-Laurent-des-Eaux, je découvre un château d'un genre nouveau. Le béton a remplacé le tuffeau et de grosses cheminées, plus communément appelées tours de réfrigération, évaporent d'épaisses masses d'une ouatte compacte. C'est un amoncellement de matériaux modernes, ingénieusement installé dans l'unique objet de produire une électricité peu onéreuse et moins carbonée. Deux réacteurs d'un modèle dit CP-2 génèrent pour l'un neuf cent quinze méga watt, pour l'autre huit cent quatre-vingts. Annuellement, les deux réacteurs créent douze mille giga watt, le besoin annuel estimé pour presque trois millions d'habitants. Autrement dit, une prouesse technologique. Je m'interroge sur le nombre de coups de pédales nécessaires à la production d'une telle quantité d'électricité. Aucune idée.

Dans un parc du village de Tavers, le hamac est suspendu entre deux arbres et la lune, presque pleine, pique la Terre de nuances pâles. Dans la nuit ainsi tamisée, j'entends le murmure d'une vie reposée. Le vent siffle langoureusement. Il se faufile entre les feuilles et transportent avec lui la douce musique des oiseaux

cachés entre les arbres. Au-dessus de ma tête, à dix mètres au plus du hamac, un pic martèle le bois mort. Au loin, les trains de marchandises empruntent la voie ferroviaire qui relie Tours et Orléans. Je bascule la tête en dehors de mon cocon pour observer mon fidèle destrier. Une belle bécane peinte de noir, tout en acier, à la forme droite, au guidon courbé et aux pneumatiques épais. Sous les lueurs de l'astre de la nuit, sa peinture scintille comme l'éclair. Magnifique. J'ai l'impression de développer pour cette bécane la même affection que jadis les cow-boys entretenaient avec leurs montures. Alors, je m'identifie et je rêve de les chevaucher pour partir à la conquête de nouvelles contrées. Et doucement, mes paupières se referment. Je me perds dans mes pensées et je me noie dans mon être. Mes jambes lourdes disparaissent, au profit d'un sommeil fleuri de songes aventuriers.

Jour 2 - De Tavers à Blandy - 105 kilomètres

Le soleil se lève et une nouvelle journée commence. À travers la canopée des arbres qui dansent vers le ciel, les feuilles filtrent une poussière dorée, chaude et réconfortante, bienvenue après la nuit froide. La

bécane, toujours scintillante, n'a pas bougé. Elle repose contre son arbre, dans l'attente de la prochaine étape, de nouveaux kilomètres à avaler. À la descente du hamac, je suis surpris de la légèreté de mes jambes. La position en V que pousse le tissu suspendu à adopter, ainsi que les litres d'eau avec lesquels je noyais mon gosier la veille, me donne force et vigueur. Je plie mon camp et enfin, je m'installe sur ma selle. Je mangerai mon petit-déjeuner à Beaugency.

– César et Firmin sont les noms de vos enfants ?

– On me pose souvent la question, mais pas du tout. César est le nom de la tour en face du café, Firmin est le nom de la place en haut de la rue.

La patronne du café César et Firmin est une femme entre deux âges, aux fortes épaules, à la chevelure et aux yeux clairs comme le ciel. Elle m'installe sur sa terrasse à demi ensoleillée. Je lui commande un scone, un cookie, ainsi qu'un café : grand, noir, sans lait ni sucre, comme je les aime. Nous conversons et quand je lui précise mon trajet, une tique s'échappe de mon crâne. « C'est le problème du hamac en forêt », ricané-je.

Sur un sentier goudronné, jonché sur la droite d'une forêt de coquelicots et occupé sur la gauche par la flèche

de l'église de Meung-sur-Loire, je suis escorté par Jean et Babeth, deux retraités férus de cyclisme. Plus de place pour la solitude, je me retrouve malgré moi coincé dans ce qui aurait tout l'air d'une échappée : trois coureurs défiant les vents et les pentes, digérant un revêtement qui colle aux pneus, pour le plaisir de franchir une ligne d'arrivée qu'aucun ne serait capable de visualiser. Surement, le développement s'améliore. En groupe, la vitesse s'accélère. Plus, l'aspiration permet au groupe de s'élever. D'atteindre des vitesses que, seul, aucun ne pourrait maintenir dans la durée. Ainsi, les coups de pédales demeurent les mêmes, mais le dérailleur est réglé différemment. Ensemble, on va plus vite, on va plus loin. Ensemble, on devient plus fort.

Aux portes d'Orléans, actuelle préfecture du Loiret et ancienne capitale du royaume de France à l'époque où Clovis était roi des Francs, je retrouve les murmures des grandes citées, ce bourdonnement frénétique, bercé d'un dédale incessant au rythme assourdissant. Les piétons côtoient les vélos qui côtoient les voitures qui côtoient les camions qui côtoient les transports en commun, bus et tramway.

Je traverse à nouveau la Loire par le pont Maréchal Joffre. Nous sommes un 14 mai et le niveau de l'eau est

incroyablement bas. « -0,84 mètres par rapport au niveau zéro », lirai-je plus tard sur un panneau installé à l'entrée du pont George V. Dans ce monde assailli par la sécheresse, les eaux limpides flirtent avec le lit du fleuve. Elles dévalent comme si la Terre était penchée vers les immenses étendues océaniques. Quelque poisson aux écailles baignées des langoureux rayons solaires remonte à la surface. Malgré les moteurs qui ronronnent sur le pont, je perçois la fraîcheur du clapotis de ses nageoires, un son fracassant, fendant les eaux comme un mineur creuserait la terre.

Dans cet univers urbanisé, jonché de ferraille, de pierres, de béton et de bitume, la nature demeure belle, puissante. L'Homme l'assèche, il pompe ses rivières pour arroser ses cultures et donner la vie. Mais toujours, elle se tient debout et n'oserait pas attendre notre prise de conscience pour continuer son chemin. En fait, elle n'a pas attendu l'Homme pour exister. Et l'Homme ne l'attendra pas pour disparaître.

Sur les quais de Loire, je pose pied à terre pour traverser un marché. Sur la longueur du quai qui d'ordinaire sert de piste cyclable, je trouve en ce samedi ensoleillé une succession d'étales. J'achète une pomme, rouge, généreuse et bien sucrée. J'achète aussi une

saucisse sèche, dont le boucher-charcutier prend soin de couper trois tranches parce que « il va bien la goûter la saucisse le Monsieur avant de retourner rouler » ? Enfin, même avec un estomac pervers par le gras délicieux de la saucisse, j'abandonne l'idée du poulet rôti. Les demi-poulets fermiers sont énormes et la logistique du transport d'un tel mets apparaît bien trop compliquée pour le cavalier solitaire que je fais.

Je finis par quitter les axes touristiques pour m'enfoncer sur des chemins plus secrets, ceux que Sylvain Tesson qualifierait de Chemins Noirs. La Loire à Vélo est désormais un souvenir passé et je poursuis au nord du fleuve, aux abords du canal d'Orléans. Je retrouve les pistes rectilignes et monotones que j'explorais le long d'autres canaux qu'un jour, j'arpentais à pied ou à vélo : le canal de Berry, le canal de Nivernais, le canal de Romsay, ou les canaux parisiens de Saint-Martin ou de l'Ourcq ; plutôt, la somme de ce que certains géographes désignaient comme autoroutes fluviales du temps où le moteur à explosion n'était qu'un vague projet.

Sous un soleil qui prend la direction du zénith, la gomme transforme les chemins de falun en un nuage nébuleux, épais comme le brouillard et sec comme le

désert. La tête dans le guidon, le regard vissé vers l'horizon, les jambes réglées sur un mode automatique, je prends un plaisir incongru à manger kilomètres et poussière. Quand je baisse les yeux, je remarque mes jambes blanchies d'un léger dépôt sédimentaire, tourbillon du chemin de fumée. Il en est de même de mes pneumatiques, de ma fourche, et de la partie avant de mon cadre. La bête qui scintillait ce matin d'un noir de jais est recouverte aujourd'hui par la sécheresse des sols. La chaîne se met à grincer. La poussière devient la meilleure ennemie de toute mécanique, même abstraite.

Plus tard, à Mardié, je trouve l'Escale, un bar-tabac-restaurant où une bande d'habitues mélangée aux visiteurs d'un jour siffle verres de kir et demi de bière. La montre affiche onze heures passées de cinquante-cinq minutes et le patron m'indique que le restaurant ouvre à midi. Un menu, unique, simple, efficace et sans fioriture, pour la modique somme de quinze euros et quatre-vingt-dix centimes : salade de crudités, tagliatelles à la crème et au saumon, tranche de Brie, yoghourt à la fraise et café. « C'est possible de changer le quart de vin pour un demi de bière » ?

On m'installe dans la grande salle, probablement refaite à neuf il y a peu au regard des murs impeccables, peints d'un blanc d'ivoire et mansardés de poutres au bois vernis. Au fond de la salle, un grand écran plat diffuse BFMTV. Quand on ne vante pas les bons résultats du plan anti-rodéo porté par notre ministre de l'Intérieur, les chroniqueurs s'interrogent sur lequel, d'entre Le Pen et Zemmour, écumera le plus de marché au cours du week-end. Entre ces informations à la pertinence mesurée, on diffuse une éclectique réalisation d'images de guerre. Quatre-vingts jours. Pas loin de quatre mille tués et presque autant de blessés selon le Haut-Commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme, qui précise par ailleurs que les chiffres réels pourraient être plus élevés. Des photographies de bâtiments en ruine, de soldats morts, agonisants ou blessés, de la fracture d'un pays ruiné par les frasques d'un dirigeant assoiffé de pouvoir.

Le repas n'en finit pas. Entre chaque bouchée, je sens mon estomac gonfler. Bientôt, il prendra la forme d'un ballon de baudruche rempli d'air. À la table voisine, un homme, dont le ventre proéminent trahit sa fréquentation régulière du bistrot et de ses plats grasement cuisinés, se délecte d'une grande Affligem

pression. Cinquante centilitres d'un malt d'orge à la robe dorée, fermenté à 6,8 % d'alcool, aux bulles qui s'échappent comme des prisonniers en cavale, où la condensation fait pleuvoir en cascade d'épaisses gouttes d'humidité le long du verre à la forme d'une cloche renversée.

Aussi, je songe à ma bicyclette qui m'attend patiemment à l'extérieur. Avec la gargantuesque quantité de calories que je suis en train d'ingérer, je me demande si le cycliste fugace que j'étais ce matin ne deviendra pas un promeneur paresseux cet après-midi. Dans *Petit Éloge de la Bicyclette*, Éric Fottorino relate les conseils nutritifs que lui assénaient ses compagnons de pédale, sinon ses directeurs et entraîneurs sportifs. Manger et boire sans arrêt. Se nourrir comme un puits sans fond. Fournir à la machine le carburant nécessaire à sa bonne conduite. Quand on me dépose la tranche de Brie sur un coin de la table, je l'engouffre comme un conducteur de train jetterait du charbon dans la gueule hurlante de sa locomotive. Mais le four est déjà plein, je suis proche de l'explosion stomacale. En réalité, je peine à étaler le bout de fromage sur une tranche de pain. Pis, je me demande encore comme je vais pouvoir l'avaler. « Manger et boire sans arrêt signifient sans doute

équilibrer son alimentation sur la durée de l'effort, et non se goinfrer comme si chaque bouchée était la dernière. Quel bougre puis-je faire ».

Lorsqu'à pieds, j'empruntais les sentiers jacqueries qui mènent jusque Saint-Jacques-de-Compostelle, on me répétait avec ferveur que la traversée des Landes était une marche vers les enfers : d'interminables veines de sables brûlés par le soleil, déchirant les forêts artificielles de pins maritimes jadis propulsées par Napoléon III. Des heures durant, il fallait progresser sur des pistes cuisantes. Le sable qui recouvrait les sols était pénétrant, irritant. À chaque pas, la menace qu'une cheville vrille était le prix à payer. À chaque pause, au creux de l'ombre d'une cabane forestière ou d'un entassement de troncs identiquement découpés, nous retirions chaussures et chaussettes pour un dépoussiérage forcé. Mais les grains de sable, si fins et si mesquins, n'étaient rien comparés à l'angoisse que provoquait la monotonie de cette fresque forestière dépourvue de nuances. Rien à faire, rien à voir. Au milieu du vert et de ses odeurs envoûtantes, un arbre n'a jamais autant ressemblé à un autre.

Quand je pénètre la forêt domaniale d'Orléans, je recouvre cette ingrate sensation. Dans ce massif

forestier, le bitume remplace le sable et le terrain devient de facto moins irritant. Nonobstant, l'étreinte de ses épaisses forêts demeure oppressante. Les routes sont longues et droites. Elles paraissent interminables. Malgré toute la nourriture avalée à Mardié, et qui devrait m'apporter l'énergie nécessaire à un développement soutenu et continu, je ralentis. Je baisse les yeux vers le compteur qui peine à passer la barre des vingt kilomètres par heure. Le temps devient long et disparate. Ici, les unités de mesure ne sont plus les mêmes. La forêt se transforme en un trou noir dans lequel l'horloge n'est plus.

Je continue de donner des coups de pédales, mais à quoi bon ? En outre, le vent qui souffle du nord me fouette le corps et use ma progression. J'ai l'impression de ne plus avancer, comme si mes roues étaient enlisées dans un bitume devenu visqueux parce que frappé de chaleur. Je pédale sur un vélo d'appartement, paramétré sur son mode le plus ardu. Alors, comme toujours dans ces situations harassantes, je me demande ce que je fais là. Je me demande pourquoi je n'ai pas usé de notre Société Nationale des Chemins de fer Français pour gagner la ville lumière. Puis je pense aux autres. Mes

parents au Portugal, ma sœur en Italie, mes amis à Tours. Le temps est long.

Enfin, à l'issue d'une énième ligne droite, je quitte le dense espace vert. L'étreinte se dérobe et l'horizon se dévoile. À l'image d'un plongeur au bout de son plongeur, je m'élanche dans une grande piscine. C'est un nouveau décor, un nouveau paysage. Des cultures s'étalent à perte de vue. Je pénètre dans le grenier de la France. Le calme et le plat semblent être des notions corrélées. La vie est partout, mais l'Homme est nulle part. Parfois, le tintement de rares clochés rappelle que les gens n'ont pas succombé. Je viens de pénétrer en Beauce et je commence déjà à regretter la forêt.

Ce n'est pas la première fois que je foule les terres beauceronnes. En train, en voiture, je ne m'amuse plus de les compter. À cheval sur ma monture d'acier, il s'agit de la seconde fois. Beaucoup de cyclistes évoquent la Belgique lorsqu'ils mentionnent le plat pays. Par instants, ils devraient songer à évoquer la Beauce. Malgré ses rares collines, le grenier du pays qui culmine en moyenne à 140 mètres du niveau de la mer est un gigantesque territoire jauni par des cultures qui ne cesseront jamais de pousser. Sur près de six mille kilomètres carrés que se séparent cinq départements –

Eure-et-Loir, Loir-et-Cher, Loiret, Essonne et Yvelines – on y exploite principalement des céréales, blés, orges et autres maïs.

Ainsi dit, rouler en Beauce, c'est se frotter de près au travail de la terre, dur labeur que moult citadins auxquels j'appartiens parfois oublie. Pour ce faire, la machine est reine. De ses griffes épaisses, elle triture les sols, laboure la terre, remue la vie. Sur les vastes et vides étendues, son ventre hurlant se fait entendre à des centaines de mètres. Quand le temps se veut sec et la terre aride, elle dégueule des nuées poussiéreuses qui balaient les airs.

Pour se déplacer d'un hameau à l'autre, on utilise son véhicule. Luxueux quand ils sont immatriculés 75, plus modestes quand ils sont immatriculés 45 ou 91. Même si l'enrobé des longues traces de bitume qui dessinent une géographie carrée rend aux cyclistes une tenue de route des plus souples, je n'observe pas l'ombre d'un confrère. Ou du moins, seule la mienne qui, à l'approche du couchant, danse sur le bas-côté au rythme de mes coups de pédales.

Je progresse et je lève la tête. Devant, à gauche, à droite, rien n'a changé depuis la forêt. Encore et toujours, l'horizon croule sous ces immensités

céréalières. Les cultures s'étalent à perte de vue et le tintement de rares clochés rappelle que les gens n'ont pas succombé. Triste et monotone, apparaît la vie de celui qui nous nourrit.

À Dadonville, je fais halte dans une épicerie qui borde la D 921, genre d'axe routier que j'imagine en semaine empruntée par de monstrueux convois de poids lourds effarouchés. Aujourd'hui, samedi, la route est calme, trempée de rayons solaires. L'épicerie est un lieu aux rayons bien achalandés, véritable récompense pour l'estomac constamment affamé que je transporte en mon sein. Derrière le pas de la porte, il fait frais et la lumière sombre contraste fortement avec le soleil qui brûle le ciel. J'attrape deux paquets de biscuits fourrés à la gélatine de fraise. Une préparation industrielle à l'allure plutôt mauvaise, mais qu'importe tant que j'ingurgite du sucre et que je comble cette panse creusée par l'effort. Après le rayon biscuit, je ralentis au niveau des trois réfrigérateurs à la porte vitrée. On y trouve une large sélection de sodas. Pendant que je pioche une bouteille de cinquante centilitres d'Ice Tea saveur pêche, je remarque une boisson qui n'a jamais été connue de mon bataillon. J'esquisse un rire et je me retourne vers le gérant, un petit homme à lunettes et

aux cheveux frisés, à l'accent prononcé et parqué dans l'ombre de son comptoir.

– Quel genre de fou achète de la Méga Démon, cette bière à seize degrés ?

– Ils ne sont pas fous quand ils l'achètent. Ils le deviennent après.

Parce que l'absurdité de cette boisson fermenté nous fait sourire, une certaine complicité s'instaure entre nous. Nous en arrivons à évoquer la pluie et le beau temps, la pluie qui manque aux cultures surtout. « Stress hydrique », répétons-nous à plusieurs reprises. Par instants, nous sommes coupés par un client qui vient réclamer ses quatre euros de gains d'un jeu à gratter ; par une cliente, à qui il manque visiblement deux carottes et une petite boîte de haricots rouges pour la préparation de je ne sais quel dîner.

Je déguste mes biscuits et un souffle chaud pénètre avec nonchalance la porte d'entrée de la boutique. Je ne sais pas si je trouverai à nouveau le courage de pédaler. Mais à quoi bon chevaucher une bicyclette si ce n'est pour s'esquinter ?

Après Pithiviers, la Beauce absorbe. Elle devient une terre inévitable. Les longues routes droites d'un bitume devenu déchiré ne s'arrêtent plus. Elles traversent

l'espace et le temps comme les grands navires fendent de plats océans. Toujours ce même constat : devant, à gauche, à droite, rien. Un amas de culture que la terre rendra, si chérie par la main rageuse du travailleur des champs, nourrissante. Je songe à l'ennui que peuvent éprouver les cyclistes aventuriers qui s'enfoncent aux confins des vastes territoires d'Orient. Des plaines longues comme la vie, ennuyante comme la mort, belles et indestructibles comme l'âme, dépourvues d'animation, sinon fébrilement entretenues par des populations qui résistent et survivent. L'Internet pullule de récits du genre, où les explorateurs à deux-roues racontent la transfiguration de la solitude à laquelle ils sont confrontés. Je n'essaie pas de rallier Noursoultan, mais je m'ennuie. Alors, dans une vague échappatoire, je m'amuse à m'identifier à ces braves aventuriers.

À Blandy, au pied de l'église Saint-Maurice, un édifice érigé entre les douzième et treizième siècles, s'élève vers le ciel un bataillon de tilleuls. Ses feuilles, vertes comme la plus pure des chlorophylles, se courbent dans un vent chaud qui tournoie autour des branches. Une dame à la mâchoire serrée qui laisserait présumer que sa dernière consommation de crack remonte à plus de vingt-quatre heures passe par-là.

- Vous pensez que je peux monter mon hamac ici ?
- J’en sais rien moi. J’habite là, mais j’en sais rien. Je peux pas vous renseigner.

Le temps de lorgner sur ces arbres majestueux et la dame disparaît à l’arrière d’une cossue maison de pierres. Sous le regard aguerris des pigeons qui occupent le toit de l’église, je me décide. Je monte mon camp. Je passerai la nuit ici.

Jour 3 - De Blandy à Paris - 78 kilomètres

La Beauce n’est plus aussi plate qu’elle en avait l’air la veille. En Essonne, les collines s’accaparent du terrain. Leurs formes rondes sont généreuses et galbées, pareille à la chair douce et épaisse d’une femme qui pourrait nous faire chavirer.

Lors des montées, l’effort est de mise. Je me redresse et je pose les mains sur le haut du guidon, au contact caoutchouteux des cocottes. Sans forcément faire la danseuse, je cherche le rapport qui correspond au mieux à mon développement. Grand ou petit plateau, puis les pignons. Un jeu de va-et-vient qui amène les doigts à matraquer les leviers de vitesse. Un pianiste en souffrirait.

Soudainement, le souffle s'accélère, je halète. Pour la énième fois, je me répète qu'il s'agirait d'arrêter de fumer. Fumer tue, paraît-il. Mais mourir n'est-il pas l'aboutissement de toute une vie ? Je me concentre plutôt sur la route et, sous les reflets du disque solaire déjà bien orienté, les premières perles de sueurs commencent à couler. Elles sont comme des larmes égarées dans la sécheresse d'un désert.

Je poursuis le mouvement circulaire de mes jambes et mes cuisses commencent à pincer. Rester assis lors des montées, c'est s'assurer un travail musculaire acharné du haut des jambes. C'est souffrir pour le plaisir. Alors je me mets en danseuse. Ou pas. Je ne sais pas. J'attends le sommet de la colline et enfin, c'est le soulagement. Tout s'estompe. Le monde change et devient différent. Sans le moindre effort, la gomme arrache à la route une vitesse exaltante. Je descends mon regard sur le compteur. 24. 25. 27. 30. 35. 42. 47. C'est l'extase. Le paysage défile à raison de soixante images par seconde. Un film que l'œil peine à percevoir en haute définition. Tout va trop vite. Le vent s'engouffre dans les oreilles et le monde devient inaudible. Plus rien ne m'arrête, je deviens invincible. Encore une fois, c'est l'extase.

Je m’amuse des noms des villages qui fleurissent l’Essonne : Puiset-le-Marais, Bouville, D’Huison-Longueville. J’ai la brumeuse impression de voyager au Groland. Je m’arrête dans ce dernier village, D’Huison-Longueville, puisque depuis quatre à cinq kilomètres, je ne cesse de lire des panneaux « Dimanche 15 mai - Vide grenier à D’Huison-Longueville ».

Le cyclisme n’est pas qu’une affaire d’effort et de compétition. Encore moins de souffrance et de sacrifice si l’on fait référence aux coureurs qui se disputent les titres des plus grandes courses. Il est aussi l’histoire de curiosités et de découvertes. Après deux années sous la cloche Covid, ce genre de festivité de village avait disparu. L’idée d’une brocante ou d’un vide-grenier était devenue aussi poussiéreuse que les bibelots qu’on pourrait y trouver.

Entre un stand qui vend des livres de mémoires de la première grande guerre et un autre qui liquide des vêtements pour enfant à un euro pièce, je déniche la buvette, Saint Graal des exposants affamés et cyclistes assoiffés. Une femme âgée au regard biaisé et à la casquette Ferrari me propose en l’échange de mon euro et soixante-cinq centimes restants un grand café accompagné de deux petites viennoiseries, pain au

chocolat et pain aux raisins.

– Vous venez d’où comme ça ? Vous avez l’air crevé.

– Joli jeu de mots pour s’adresser à un homme et son vélo !

Le café noir, servi d’une grosse cafetière de cantine, est délicieux. De toute manière, dans ces cas-là, après deux bivouacs en hamac et deux cents kilomètres dans les pattes, n’importe quel café devient goûteux. Parce que l’or noir rend à l’Homme ce plaisir incontrôlé pour lequel il serait prêt à tomber dans le péché. Je m’en délecte tout en épiant les badauds qui, le temps d’un bref arrêt, jettent un regard curieux sur ma bicyclette. Comment ne pas admettre qu’avec les kilomètres, on ne déploie pas une foule de sentiments pour sa bécane ? Ceux qui me connaissent ne me qualifient guère de matérialiste. Le rapport à l’objet nous altère et je préfère m’en écarter. « Consommez, consommez », scandent-ils. Cela relancerait l’économie et créerait de l’emploi, avais-je entendu lors d’un lointain cours de sciences économiques. Mais l’accumulation ne présente rien de bon. David Henry Thoreau en parlait un peu dans *Walden ou la Vie dans les bois* (1854). Il y vante les mérites d’une vie simple, rythmée par les saisons, sans

les vices que peuvent provoquer une société capitaliste, et de surcroît, de consommation.

Je pense qu'il s'agit d'une compétition fatalement vouée à l'échec. Petits, nous jouons à savoir qui a la plus grosse. Avec l'âge, les plus sages comprennent que nous sommes tous différents et qu'en conséquence, ce piètre jeu n'a aucun sens. D'autres par contre continuent à y jouer, non plus au travers de leurs attributs physiques, mais au travers de leur maison, de leur voiture, de leur télévision. Je continue à y jouer au travers de ma bécane. Je l'admire comme je pourrais admirer une icône. J'aime l'esthétisme de ces objets roulants, aux prix parfois exorbitants. Ces machines à deux-roues n'ont finalement pas échappé aux vices que Thoreau, de sa vie, dénonçait. Et comme un con, je tombe en plein dedans. J'en suis fier et, quand on me complimente sur la belle allure de ma bicyclette, je jubile.

Une cinquantaine de kilomètres me sépare de ma destination. À l'approche de la plus grande agglomération de France, je comprends l'affluence que l'humain peut déployer sur les territoires qu'il occupe. Les petits villages de caractère aux noms grolandais disparaissent au profit de grandes villes sans personnalité. Les zones artisanales et commerciales

abondent. Les routes s'élargissent. La circulation s'intensifie. Dans un nombre restreint de kilomètres carrés, on peut rouler à cent trente kilomètres par heure pour se rendre dans de grands magasins où l'on peut acheter des matériaux pour la construction d'une maison, pour son ameublement, pour sa décoration. On peut aussi y trouver de quoi remplir des bibliothèques, des dressings, des réfrigérateurs. Si les gosses hurlent, on peut les déposer dans l'aire de jeux d'un restaurant « fabrique à obèses ». Pour le cycliste passionné de nature que je fais, ces zones sont une insulte au territoire. Ils sont des lieux qui confèrent aux clients, l'huile du moteur de la consommation, l'impression d'exister ; pis, de se transcender à travers une consommation frénétiquement excessive. Auraient-ils oublié les forêts, marais, champs, que sais-je encore, qui recouvraient ces zones jadis ?

À Villeneuve-Saint-Georges, je déguste un désastreux sandwich, jambon fromage crudité mayonnaise. Une insulte à la boulangerie française. Je suis posé devant les eaux calmes de la Seine, une légère brise venue du nord-est fait valser les branches de jeunes boulots et au sol, les jeux d'ombres sont plus vivants que jamais. De l'autre côté du rivage, à une dizaine de kilomètres de-là

peut-être, l'aéroport de Paris-Orly accueille et renvoie des avions par centaines. Souvent, le ciel est troublé par la puissance de réacteurs qui transportent des passagers vers de nouvelles contrées. Je les guette percer les airs. J'ai toujours apprécié comparer ces carlingues à de grands oiseaux.

Probablement à cause de leurs ailes ; sans doute grâce à la liberté qu'ils m'inspirent. Aussi, ils apparaissent souvent comme la matière d'une réflexion sur notre rapport à l'espace et au temps. En vitesse de croisière, un avion de ligne requiert une heure pour parcourir neuf cents kilomètres. À une vitesse moyenne de vingt-cinq kilomètres par heure, un cycliste requiert trente-six heures pour avaler la même distance, soit quatre jours de pédalage intense pour les plus férus d'endurance. Mais chaque transport implique des objectifs différents, d'aucuns ne sont vraiment comparables. Alors, dans un azur lourd comme le plomb que les avions traversent à grande cadence, je me contente des presque trois cents kilomètres que j'aurais abattu en trois jours. « Une belle performance pour un gars qui roule sans moteur », me rassuré-je.

Enfin, je gagne les portes de Paris. J'abandonne à ma droite Bercy 2, le pourvoyeur du trois fois sans frais et

de l'achat déraisonné. J'abandonne aussi le Palais Omnisports de Paris Bercy, maison d'accueil d'artistes devenus et en devenir. Puis les bureaux du long bâtiment du ministère de l'Économie, des Finances et de la Relance – avec un tel intitulé d'ailleurs, ne serait-il pas lui aussi un artiste en devenir ?

Je m'enfoncé à travers les rues et boulevards qui quadrillent la ville lumière. La fatigue que j'éprouvais plus tôt dans la matinée semble disparue, oubliée, comme rangée au fond d'un vieux tiroir que l'on oserait plus ouvrir. Je songe à ces coureurs de la grande boucle qui, à l'issue de trois semaines de pérégrinations sur plusieurs milliers de kilomètres, atteignent la capitale à la recherche des glorieux Champs Élysées. À ce moment, comment se sentent-ils ? Comment fonctionnent leurs corps ? Se perdent-ils dans l'euphorie d'une foule en délire, impatiente des résultats d'une course bientôt terminée, d'un challenge bientôt achevé ? Projettent-ils déjà leurs prochains coups de pédales, leurs prochains trophées ?

Boulevard Diderot, place de la Nation, boulevard Voltaire, rue de Charonne. Je déambule dans un trafic en plein rush comme un requin dans un banc de poissons. Mon coup de pédale devient agressif. Je colle

au bitume et frôle tout être mouvant. C'est la fin, je le comprends, je l'admets. Je ne désire en aucun cas gâcher le moindre instant. Chaque souvenir mérite d'être imprimé. Chacun a le droit à sa place sur la grande pellicule du voyage. Demain, l'émulsion n'en sera que plus belle.

Soudainement, tout s'arrête. L'énergie redescend. Le ballon se dégonfle. La pression tombe. Ni ligne d'arrivée, ni Champs Élysées, mais je suis parvenu à destination. Trois jours durant, j'aurais pédalé sur le centre de la France, sans contrainte, uniquement porté par les vents de la liberté. Un bonheur inéluctable que je retrouve dans la singularité de ces expériences seulement. Magnifique.

– Vous pouvez me mettre un Pulco Citron et une grande carafe d'eau fraîche ? Il fait une chaleur à crever, j'ai grande soif.

– Ça en a tout l'air oui. Je vous apporte ça.